

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime REYMOND

Ce que nous faisons

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 298-301

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

CE QUE NOUS FAISONS

Ce que nous ne faisons pas, serait plus exact.

Ce que nous ne faisons pas est, en effet, beaucoup plus considérable que ce que nous faisons, et il annule le peu que nous faisons.

Mais je n'aime pas les charades. Voici en deux mots ce que je veux dire.

Dans un magnifique élan, l'automne dernier, à Sion, nous avons décidé la fusion des grandes associations populaires catholiques de notre pays. Tous les orateurs ont développé à l'infini ce thème : l'union fait la force. Tous les auditeurs ont battu des mains avec énergie. Puis, on s'est séparé.

Et alors pendant tout l'hiver, un silence de plomb a pesé partout. Il semblait qu'il n'y avait jamais eu de congrès de Sion, qu'aucune association catholique n'ait existé, qu'il n'y ait aucun besoin d'en créer.

On avait fait quelque chose à Sion. On avait provoqué dans la foule un mouvement sympathique à l'œuvre nouvelle. Puis, comme l'inertie régna, ce que l'on ne faisait pas, effaça le souvenir de ce que l'on avait fait. L'enthousiasme primitif s'évanouit.

Pendant, à Lucerne, quelques hommes s'étaient réunis et avaient arrêté les statuts de l'organisation nouvelle ébauchés à Sion. Ils l'avaient déclaré obligatoire pour toute la Suisse. Ils convoquaient les catholiques de tous les cantons pour se rendre compte de ce qui avait été fait.

Alors, il y eut, ici et là, un petit remue-ménage. Les notables catholiques — du moins quelques-uns d'entre eux — se dirent qu'on avait pourtant trop sommeillé, qu'il fallait faire quelque chose pour présenter son canton avec honneur à la nouvelle assemblée de Lucerne.

On ne se dit pas cela parce qu'on déplorait d'avoir trop dormi, mais simplement parce que l'amour-propre entraînait en jeu, et disait qu'il fallait paraître avoir travaillé.

Mais enfin, on se remua. Les sections de l'Association populaire catholique poussèrent comme des champignons. A Lucerne, la plupart des cantons se présentèrent fort bien. On s'émerveilla de ce résultat.

Pourtant ce résultat était factice. Ce n'était même plus l'enthousiasme qui l'avait provoqué. C'était simplement l'amour-propre. Et cependant cet édifice si frêle, aussitôt après l'assemblée de Lucerne, on ne s'occupait plus de le consolider.

Tout retomba dans le silence. Ce qui ne se faisait plus effaça, ici encore, le peu que l'on avait fait.

On avait récidivé. Les médecins savent combien grave peut être une rechute.

Et voilà comment nous venons de travailler, nous autres catholiques. Il y a quelques mois, un journal protestant, qui enregistrerait nos efforts et croyait à notre parole disait : "Faites comme eux."

Aujourd'hui, ce compliment paraîtrait une lourde ironie.

Si nous voulons le mériter, il faut bien qu'on sache que tout est à faire et que cela doit être fait.

Un grand nombre de sections n'existent que sur le papier ou n'ont pas de vie réelle. Lorsqu'elles s'assemblent elles se réunissent sans but, simplement pour entendre des communications administratives et une exhortation de M. le Curé.

Cela est très bien, mais cela ne suffit pas, très loin de là. Que chaque section fasse son examen de conscience et se pose quelques questions précises.

La première, l'essentielle, à mon avis, est celle-ci.

Si nos membres étaient appelés à aller vivre en pays mixte, leur religion et leur pratique sont elles assez solides, assez raisonnées pour résister à des influences et à des exemples hostiles ? Savent-ils assez pourquoi ils croient, et savent-ils quelles réponses nous pouvons faire à ceux qui attaquent nos principes, peuvent-ils affronter sans craindre la discussion contradictoire qui se posera fatalement à l'intérieur de leur esprit ?

Si oui, que l'on ne s'endorme point. Vous ne savez ni le jour ni l'heure où l'esprit perfide pénétrera dans vos âmes.

Si non — et dans combien de cas en sera-t-il ainsi — n'entrevoit-on pas au moins l'immense champ d'action qui est dévolu à nos sections.

Aider le curé à l'enseignement et à la formation de la jeunesse. Etudier soi-même de façon à accroître ses

connaissances. Favoriser toutes les œuvres ayant un but moralisateur et intellectuel. Se liguier contre tout ce qui peut nous nuire, et en particulier contre les mauvais journaux et contre l'alcoolisme. Chercher à relever ceux qui sont dans le malheur, dans l'ignorance et dans le besoin, car la misère et la crédulité (forme la plus pratique de l'ignorance) sont de fort mauvaises conseillères. Et, partant de là, favoriser toutes les entreprises ayant pour but de donner à chacun le bien-être matériel : syndicats agricoles, caisses d'épargne, amélioration du logement, coopératives du commerce et de l'industrie ...

Le champ d'action est immense. Il est illimité. On ne saurait dire quelle œuvre utile ne peut pas intéresser nos sections de l'association populaire, il y a donc pour tous et partout à travailler et il faut que sans plus tarder chacun en prenne sa part. Et lorsque on vient dire aux protestants : « Faites comme eux », ne soyons pas réduits à leur montrer ce que nous ne faisons pas.

Montrons-leur ce que nous faisons.

Maxime Reymond